

Iorga, Nicolae
Les Latins d'Orient

CB
253
I67

LES LATINS D'ORIENT

CONFÉRENCES

nées en janvier 1921 au Collège de France

par

NICOLAS IORGA,

sseur à l'Université de Bucarest, Correspondant de l'Institut



PRIX : **2** francs

CB
253
I67
LIBRARY
FEB -3 1966
UNIVERSITY OF TORONTO
1046204

LES LATINS D'ORIENT

par

Nicolas IORGA,

Professeur à l'Université de Bucarest, Correspondant de l'Institut

INTRODUCTION

Comme il y a eu une Romania occidentale dont se sont détachées les nations française, italienne, espagnole et portugaise, une « Romania » de l'Orient, c'est-à-dire un territoire habité par des Latins d'origine ou d'adoption, non soumis à la domination barbare des rois germaniques ou touraniens, a duré pendant des siècles en Orient, où ses traces subsistent encore.

On en rencontre le nom dans telle inscription grecque du VIe siècle, qui invoque, à Sirmium, en Pannonie, le Christ pour sauver des Avares cette « Romania » menacée. Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'État « romain », de l'Empire des « Romains » byzantinisés, les « Rhomées », ni du territoire impérial de ces « Romains » politiques qui s'appelait au Moyen Age la « Rhomaïs », le « pays romain ». Il est question d'une Romania ethnique et, pour ainsi dire, morale, car ce qui la maintenait c'était un certain sens de ses origines, de son devoir, de sa mission.

Elle occupait un territoire très étendu sur le rivage de la Mer Adriatique et dans les îles voisines, dans toute la région montagneuse de l'intérieur, où les Valaques roumains et les Albanais à demi latinisés

la représentent spécialement, puis dans les régions occidentales de la Serbie actuelle, où elle se reliait, au delà du Danube et de ses affluents occidentaux, à la forte latinité de Pannonie, de la Vindélicie, du Noricum. La Dacie de Trajan lui appartenait en entier, et des nouveaux courants colonisateurs s'en détachaient vers la steppe. Mais ceci ne donne pas encore une idée de son importance : le territoire grec dans les Balcans n'était pas si large qu'on l'affirme, sur la foi des inscriptions employant la langue littéraire à la mode. La Scythie Mineure, la Dobrogea actuelle, en faisait partie et, comme les Grecs n'avaient pas, sauf leur influence dans la Macédoine illyrienne, que le littoral de la Mer Noire, couvert depuis longtemps de colonies ioniennes et doriennes, il faut admettre que les vallées intérieures de la péninsule, habitées d'abord par les races énergiques et assez nombreuses des Illyriens et des Thraces, vécurent sous l'influence latine avant de se fondre en entier dans cette Romania orientale.

Cette fusion résulta, à notre avis — et nous nous appuyons sur les règles générales de tout procès de dénationalisation — d'une lente infiltration de paysans italiens que ces changements économiques introduits par le régime de villas, du travail des champs par les esclaves et de l'importation des produits alimentaires amenèrent à se chercher une nouvelle patrie, à l'horizon plus large et aux disponibilités plus vastes. Trajan ne fit que donner, par ses victoires, une organisation politique à la conquête pacifique accomplie grâce à cette expansion rurale d'éléments latins. Et on peut invoquer les mêmes normes constantes de la vie des nations pour combattre l'opinion, appuyée sur

un texte douteux, que la rive gauche du Danube a pu être abandonnée par les colons eux-mêmes au moment de la retraite des légions, au IIIe siècle, et cette autre opinion, encore plus absurde, que leurs descendants revinrent, à peine au XIIIe ou au XIVe siècle, des Balcans, *où cependant des milliers de conationaux persistent jusqu'aujourd'hui*, pour réintégrer leur ancienne patrie.

Mais, étant donnée l'existence de ce vaste territoire latin, la demande se pose d'elle-même : où est-elle aujourd'hui ? qui la représente ? et par quelles circonstances la plupart des éléments qui la composaient jadis ont-ils disparu, et de façon à ce qu'on ne puisse plus rencontrer leurs traces ? Et on pourrait ajouter même ceci : pourquoi les Roumains, qui restent seuls de cette Romania, beaucoup plus étendue que le royaume de la Roumanie unie, n'apparaissent-ils pas, sur la rive gauche ou sur la rive droite du Danube, qu'à une époque relativement récente ?

Pour s'en rendre compte il faut se représenter le spectacle des invasions en Orient du IVe au IXe siècle et même au delà, spectacle si différent des invasions qui atteignirent et ravagèrent l'Occident.

Les Germains, des Goths surtout, ne firent que traverser les régions de la rive gauche danubienne, et leur séjour en Mésie ne fut pas beaucoup plus durable. La romanité y resta donc entière, sans mélange et sans changement dans la condition ou dans le sentiment politique. L'Empire s'étant retiré, on vivait par soi et pour soi, dans de modestes communautés de villages, groupés par vallées, sous des juges, de pra-

tique romane générale, et sous des ducs, d'imitation carolingienne. Au commencement du VIe siècle encore, la langue latine conservait toutes ses positions.

Mais voici les Slaves qui arrivent, en tant qu'ils ne se trouvaient pas déjà, sous d'autres étiquettes ethniques, dans les montagnes de Transylvanie. Par un puissant effort, fait plutôt par leurs maîtres touraniens, les Avares, que par eux-mêmes, ils s'intercalent entre les différents groupes de latinité dont la division avait été due à leur poussée. Pour faire place au « royaume »morave, copie médiocre de l'Etat carolingien, une grande partie des « Romains » furent rejetés vers l'Occident, fournissant aux Alpes des couches de « Roumanches », de Rhéto-Romains, aux dialectes variés. De l'autre côté, si la Dacie de Trajan fut bientôt évacuée, ses habitants « romains » furent isolés de leurs frères balcaniques par une masse slave fixée sur leur territoire. Et ces Slaves qu'on constate ensuite plus nombreux qu'on ne l'aurait attendu, ce ne sont, en assez grande partie, que le produit de la dénationalisation des Thraco-Romains, parlant un dialecte latin. Sous le Serbe d'aujourd'hui, descendant de l'ancien « Esclavon », on reconnaît souvent le type romain, et, quant au Bulgare, ce n'est, sauf un mélange néo-barbare presque insignifiant, que l'ancien « Serbe », soumis désormais à la domination d'une horde touranienne qui se confondit lentement avec la population soumise.

Quant aux Magyars, leur rôle fut seulement celui de remplacer les Moraves, et de s'assimiler leurs prédécesseurs sur le Danube moyen. Leur royauté, de création apostolique, resta toujours un simple instru-

ment de croisade contre les infidèles et les schismatiques.

Le « Romain » du « Pays Roumain » (*Tsara Romaneasca, Terra Romana*), ce fut désormais celui qui n'était ni l'homme du khan bulgare, devenu un « empereur », un tzar seulement parce qu'il ambitionnait la possession de Byzance, ni au roi de Hongrie, ni aux chefs serbes. Quant à l' « empereur » légitime, de la nouvelle Rome constantinopolitaine, celui-là on le reconnaissait bien comme chef direct pour le « Romain » des Balcans, de Thessalie, de Macédoine, ou comme lointain protecteur, comme défenseur désiré et acclamé tour à tour par les descendants, abandonnés aux barbares, des anciens habitants. Comme la Mer Noire, le Danube restaient byzantins, par la flotte impériale, ils ne pouvaient pas l'oublier. On restait donc, de ce côté, un « Român » (lisez : Romoune), parlant le « romain » (*românechté*), rêvant de son « empereur » (împarat) et soumis à son *domn, dominus,* d'autorité impériale dans son essence.

Un État, la Valachie, fut créé avant 1300, comme « Seigneurie de tout le pays roumain » (sauf celui usurpé par les barbares). Une autre « Seigneurie roumaine », la Moldavie, surgit à ses côtés, dans la vallée de la Moldova. Les deux principautés, qui paraissaient destinées à remplacer les « Empires » slaves attaqués par les Turcs, purent résister à ces derniers, conservant leur autonomie au moins, pure de toute intrusion, et surtout elles sauvèrent l'idée impériale romaine d'Orient, la civilisation chrétienne, l'art byzantin mélangé à des influences occidentales.

La Romania était devenue sous ce double drapeau une Roumanie. Et elle ne pouvait que chercher dès le début, tout en gardant son hégémonie dans les Balcans, cette orientation vers l'Occident latin, qui répondait à son nom même, à ses souvenirs populaires, à sa langue, à la tournure d'esprit que cette langue détermine et maintient.

La latinité culturale d'Orient en devint la civilisation roumaine.



LES LATINS D'ORIENT

I

Il y a quelques années, on a découvert, à Sirmium, cette curieuse inscription en grec :

« Christ, notre seigneur, viens au secours de la ville, chasse l'Avare, conserve la Romania, et, avec elle, celui qui a écrit ceci. »

Il y avait donc, au moment où un pauvre provincial de langue grecque rédigeait cette simple et touchante prière, une Romania d'Orient correspondant à celle de l'Occident. Ses habitants, membres de l'Empire jusqu'à une certaine époque et dans de certaines limites qui ont varié à travers les âges, s'appelaient eux-mêmes des Romani, Ῥωμάνοι dans le texte de Constantin Porphyrogénète (X[e] siècle), qui distingue nettement cette notion ethnique de celle politique, des Ῥωμαῖοι, des Rhomées, membres de l'Imperium, devenu à l'époque grecque une βασιλεία. La communauté politique de ces Rhomées formait la Rhomaïs, — telle qu'elle est mentionnée dans la

chronique de Pachymère au XIII[e] siècle, après le retour des Byzantins chassés pour soixante ans par les Croisés de l'Empire latin.

Quant aux Latins mentionnés par les chroniques arabes, par Guillaume de Tyr et les chroniques dalmatines, ces Latins que l'on rencontre encore bien tard dans les villes de Hongrie, sont pour la plupart des Ragusans, — pas des Italiens; sous ce même nom étaient également compris les habitants de la Dalmatie tout entière, parce qu'ils étaient catholiques et ne se servaient ni du grec, ni exclusivement du slavon.

Il y avait donc une Romania d'Orient correspondant à celle d'Occident dont se sont différenciés, pour un développement spécial, les Français, les Italiens, les Hispano-Portugais. On a apprécié bien tard l'importance de ce fait, après l'avoir restreinte autant que possible.

Je me propose, dans ces pages, de montrer seulement comment s'est formée, maintenue et développée cette Romania, disons cette romanité orientale, dont les seuls représentants actuels sont, dans leurs deux principaux groupes, carpatho-danubien et balcanique, les Roumains, si l'on ne veut pas tenir compte des restes de romanité que sont les Rhéto-Romans et, surtout, de ce monde slave qui récèle, ainsi que le prouveraient des recherches anthropologiques plus sérieuses, sous les noms et les langages empruntés aux barbares conquérants, une large et profonde couche romane superposée au fond primitif, qui est thrace-illyrien.

D'après Jirecek, qui a fourni avec Jung (*Rœmer und Romanen*) la plupart des matériaux historiques

sur cette romanité d'Orient, la limite entre la zone latine et la zone grecque dans la péninsule des Balkans serait partie d'Alessio-Lissus pour suivre d'abord la frontière entre la Dalmatie (latine) et la Macédoine (grecque), pour passer ensuite au sud de Scutari et de Prizren et se confondre avec la frontière entre la Mésie Supérieure et la Macédoine, entre Niche et Remesiana d'un côté, Pausalia et Serdica (Sofia), de l'autre; à partir de Pirot, enfin, il faudrait prendre la ligne de l'Hémus, entre la Mésie Inférieure et la Thrace.

C'est une délimitation arbitraire, malgré son exactitude apparente, et ce par une erreur de méthode. En effet, Jirecek, ce profond connaisseur de la géographie du Sud-Est européen, s'est appuyé sur les inscriptions, latines d'un côté et grecques, comme celles des bornes miliaires, de l'autre côté. Mais tout le monde n'a pas laissé des inscriptions pour commémorer son passage ici-bas, et les paysans thracò-illyriens, qui formaient la plus grande partie de la population balkanique, ne l'ont pas certainement fait. Il faut compter aussi avec la mode littéraire à laquelle on se conformait souvent malgré son origine. Et, enfin, si les Thraces des classes rurales adoptaient une langue de civilisation, ce ne pouvait être que le latin et non pas le grec. Les légionnaires même d'Alexandre-le-Grand, les conquérants de l'Asie perse, n'étaient, certainement, pas grécisés comme leurs rois, adoptés par l'Hellade, et leurs autres chefs. On a constaté que la Dobrogea, la Scythia Minor, n'offre de population grecque que sur son littoral, alors que tout l'intérieur de cette province comptait des Daces latinisés, vivant à la campagne. Et une population

grecque plus nombreuse n'aurait pas fini par dégénérer dans le petit clan des Gagaouzes et parler, après la conquête ottomane, le turc, tout en gardant la religion chrétienne de ses ancêtres !

Il faut adopter une autre délimitation. L'Orient a eu ses barbares, slaves et touraniens, de même que l'Occident ses barbares germaniques. Si l'on fixe ainsi l'extrême limite de leur extension durable vers l'Ouest, on aura une frontière beaucoup plus vraisemblable dans ses grandes lignes, car celle, toute déchiquetée, qui a été notée plus haut, n'est pas admissible quant au développement d'une nationalité et d'une civilisation. Dans ce cas, depuis la Rhétie, patrie des Roumanches du moyen âge, jusqu'aux bords de la Mer Noire, on aurait une seule romanité orientale, occupée par les barbares s'étant succédé dans ces régions et ayant parfois mélangé leur sang.

La première impulsion pour la formation de cette Romania se produisit au moment où Rome dut défendre contre les pirates illyriens la liberté de la Mer Adriatique. Ces Illyriens habitaient tout l'Ouest de la péninsule des Balkans, mais leurs établissements bordaient aussi la côte orientale de l'Italie : des Vénètes jusqu'aux Japyges, dont le nom correspond à celui des Japides dalmatiens ; on a signalé leurs colonies, reconnaissables pour le linguiste, dans le Tyrol (1), l'ancienne Teriolis. On verra bientôt que les peuplades alpestres étaient le plus souvent de la même race.

Il y eut d'abord une guerre contre la reine Teuta

(1) Communication de M. von Skala au Congrès d'histoire de Londres en 1913.

(229 avant Christ), puis une autre guerre contre les rois Gentius et Pleuratus (167 avant Christ) ; la province romaine ne fut cependant organisée qu'en 33, et cela surtout après la répression d'une grande révolte qui eut lieu aussitôt après l'ère chrétienne.

Cette organisation eut tout d'abord pour résultat la romanisation des villes grecques (Gentius frappait des monnaies avec inscription grecque) : Apollonia, Epidaure, Lissos, etc., qui se ralliaient aux centres urbains de la Macédoine, puis la création de villes nouvelles : Salona, Jader, Narona, Arba, Melita, Bratti (ces trois dans les îles), enfin de ces bourgades albanaises dont le nom s'est conservé romain jusqu'aujourd'hui : Butua (Budua), Ulcinius (Dulcigno), Risinium (Risano), Scodra (Scutari).

Une langue romane bien distincte se forma dans ces colonies, celle qui, après avoir influencé la chancellerie ragusane, vient de finir dans l'île de Veglia, où l'a recueillie M. Bartoli, une douce langue citadine, ressemblant au dialecte frioulan et aussi au roumanche alpin. A l'intérieur, les paysans adoptèrent un si grand nombre de mots latins, d'une physionomie toute particulière (en albanais l'église est nommée d'après le latin *basilica*, tout comme en roumain et en sarde) et d'une rude sonorité consonantique, que leur langue peut être considérée presque comme un dialecte latin.

Beaucoup plus tard que la date de cette première invasion romaine dans les Balcans, Rome entreprit — encore sous la République — la soumission des « peuples alpins ». Les auteurs latins prétendent que ce furent des Étrusques.

Comme cependant ces derniers étaient des Asiatiques, venus d'outre-mer, avec leurs cultes mystérieux, leurs langues indéchiffrables, leurs rites funéraires, comme agriculteurs et marchands, on ne peut pas faire rentrer dans leur communauté des pasteurs comme les Rhètes. Mais il est bien certain que des Celtes y étaient mêlés, ces fragments celtes qui descendaient le Danube sous le nom de Scordisci, Taurisci, Auranisci, fondant, avec le souvenir de leur Noviodunum gaulois, un Noviodunum de Pannonie, complètement disparu, et un Noviodunum des bouches du Danube, qui est le gué d'Isacca (cf. aussi Singidunum : Belgrade).

Les Alpins furent totalement soumis. L'afflux germanique ultérieur n'a pas pu faire disparaître des mots comme Pratum (Poprets), Alpnova, Almajur, Valtumar, Pinetum (Pineid) (1). Dans le territoire occupé par les Bavarois, Regensburg, Passau rappellent la nomenclature latine. Les Walchen sont mentionnés dans des noms allemands. En Rhétie, la langue roumanche, le ladin, a laissé des traces même dans les territoires qu'elle a perdus au profit du germanisme : Jung, qui connaît bien ces régions, donne de longues listes de localités germanisées. Jadis la Suisse orientale, le Voralberg, le Tyrol étaient latins, *ladins* (on y observe le même phénomène de double nomenclature qu'en Dalmatie). D'après ce même auteur, Roumanche lui-même du côté de sa grand'mère (2), cette langue en train de disparaître descendait l'Inn, l'Adige jusqu'à Meran, touchant à l'Adriatique dans le Frioul.

(1) Jung, *Rœmer und Romanen*, p. 169.
(2) *Ibid.*, p. 287.

Le Noricum, la Vindélicie, la Pannonie devenaient bientôt romaines : une grande voie les traversait sous Tibère, comme la *via Egnatia* traversait depuis longtemps la Dalmatie, — ces « voies » ayant toujours le grand rôle dans la romanisation des provinces conquises et occupées. Velleius Paterculus constate que dans la Pannonie il n'y avait pas seulement une population parlant le latin, mais un vrai essor des lettres. A Aquincum, à Noria, à Emona, à Paetavio et ailleurs, on parlait non seulement le *sermo rusticus* du peuple, mais on écrivait le beau langage de Rome. Il n'y eut pas jusqu'au chef germain Vannus, lequel, en attendant la royauté de cachet romain d'un Marbode, organisait un royaume barbare dans ces régions, qui n'employât le latin dans les inscriptions des monnaies. Il ne manquait plus, pour réunir les deux provinces, que la conquête, *devenue de ce fait nécessaire*, de la Dacie.

Cette conquête fut provoquée cependant par un autre fait aussi, que les sources, préoccupées de consigner les événements politiques, ne mentionnent pas, malgré sa grande importance. Il s'agit de l'infiltration lente, dans les Balcans et sur le Danube, comme en Provence, de la population rurale italienne, devenue inutile, gênante même, dans sa propre patrie.

En effet, il y eut, du temps même de la République, un changement complet dans les conditions économiques de la péninsule. Comme dans l'Angleterre du XVIII[e] siècle, des paysans furent expropriés en grande partie pour que leurs propriétés fussent transformées en villas, en fermes, en jardins de plaisance, en parcs de chasse. Et leur travail n'était plus

réclamé à une époque où, en dehors du labeur des esclaves, les provisions arrivaient de l'Égypte, de la Sicile, des régions de l'Orient en général.

Or, comme ces déracinés ne pouvaient pas se transporter dans les villes, où les places étaient depuis longtemps retenues par des étrangers, venus même de l'Orient, comme il n'y avait pas, ainsi que le cas se présente aujourd'hui, au lointain des territoires ouverts à l'émigration, ces laboureurs, ces pâtres passaient par groupes dans les provinces voisines. Sans cela on ne pourrait pas s'expliquer la disparition d'une race si nombreuse et si énergique que celle des Thraco-Illyriens. D'après les lois immuables qui régissent les dénationalisations, ils ont pu abandonner leur langue et même leurs coutumes seulement sous la pression d'une masse supérieure menant la même vie qu'eux : agriculteurs et pasteurs. Un noyau s'étant une fois formé, il poursuivait ensuite son œuvre dénationalisatrice.

Trajan ne fit donc que suivre et consacrer un long processus de développement ethnique, en même temps qu'il menait à bout une expansion politique, complétant, unifiant la Romania par la soumission de la Dacie thrace, rurale et patriarcale. Il ne faut pas expliquer autrement son action guerrière si tenace, allant jusqu'à la ruine complète du royaume de Décébale. Les Daces, comme les Gètes, leurs prédécesseurs sur la ligne du Danube, n'étaient pas des pillards, capables d'incommoder les colons romains de la Mésie : agriculteurs, comme on le constate déjà à l'époque d'Alexandre-le-Grand, ils avaient leurs champs nourriciers; pasteurs, ils suivaient, comme

leurs descendants aujourd'hui, d'hiver en été et d'été en hiver, les mêmes voies vers les mêmes buts.

⁂

Mais l'existence d'une Dacie libre, même d'une Dacie autonome, était devenue une impossibilité militaire et politique, aussi bien qu'un obstacle ethnique pour les Romains. Encore une fois, ce ne furent pas les cent cinquante ans du « petit épisode » dont parle Jirecek, ni la prolificité des vétérans, mariés à des femmes daces et établis en Dacie à un âge avancé, après leur *honesta dimissio*, d'autant moins la colonisation des éléments quelconques attirés par le gouvernement — de toutes les provinces, et même de l'Asie, — pour exploiter les mines d'or qui purent amener l'œuvre de romanisation intégrale. Rappelons, d'après Jung, que César avait défendu l'émigration des Romains après vingt et avant dix ans, que Trajan lui-même, d'après une source contemporaine, avait refusé pour les Espagnols l'*italica allectio*. Du reste, pour bien apprécier l'œuvre de Trajan, il faut tenir compte aussi du fait que, d'après le monument d'Ancyre, Auguste lui-même, envoyant des troupes sur le Danube, se glorifiait d'avoir battu les peuplades des Gètes et les Bastarnes germaniques, leurs voisins, qu'il avait combattu les Carpes, Costoboques, Bosses, « Decopétoporanes », les tribus thraces du Danube et des Carpathes (1).

(1) Cf. Jung, ouvr. cité, pp. 124-125.

II

Y eut-il un abandon de la Dacie sous Aurélien, fondateur d'une Dacie mésique, qui porte son nom ? Celui qui le dit — et dont le témoignage a été exploité pour des buts politiques par les Magyars, après les ouvrages de Rösler et de Hunfalvy, et même admis par de très estimables savants français — est Vopiscus, pas historien du tout, sollicité d'écrire l'histoire d'Aurélien par un parent de ce prince et réduit à employer, d'après sa propre confession, une information toute livresque : mémoires de Grecs, notes de l'empereur lui-même, « actes du Sénat et du peuple ». S'il prétend à un certain moment qu'Aurélien fit passer, à cause des Goths, qui menaçaient de ruine l'Illyricum et la Mésie, les provinciaux avec l'armée dans sa Dacie à lui, ce qui signifie une fortification de la rive droite plutôt qu'un abandon de la rive gauche, il déclare que son héros fut le « libérateur » de l'Illyricum, le fortificateur du *limes* scythe et rhétique, le vainqueur des Carpes, le triomphateur sur les Goths, dont le chariot royal, traîné par des rennes, fut exhibé à Rome. Sous lui et par lui « les Thraces furent rendus aux lois romaines ».

La série des guerres entre Romains et Goths ne montre guère la possibilité d'une catastrophe vers 260 sur ce Danube, dont Aurélien avait permis l'accès aux Vandales. Les Goths étaient depuis longtemps ici, car les noms des barbares, Scythes — Iraniens dans la classe dominante, Touraniens comme sujets —, Sarmates — plutôt Slaves, ce qui explique

la très ancienne nomenclature géographique slave en Transylvanie —, ne signifient pas toujours la même chose, ni même quelque chose. Gordien les battit, avec tout le reste de ces barbares, en Thrace, et, après un moment de faiblesse sous Philippe l'Arabe, Décius rétablit dans ces régions le prestige de l'Empire. Si Gallien se montra incapable de défendre le Danube, où les Goths étaient devenus presque des habitants, *prope incolae,* unis — Grutunges et Tervinges — avec les Carpes peucins, des Celtes, avec leurs frères, les Hérules, si la vengeance d'un empereur impotent ordonna le massacre de « tous les habitants masculins » de la Mésie — *occide, concide*, ordonnait Gallien —, Claude rétablit la situation. Les Scythes de l'Asie n'attaquèrent plus Byzance; « une partie des Goths » ne naviguèrent plus sur le Danube.

Après Aurélien, du reste, Probus mérita d'être appelé vainqueur des Sarmates et des Goths; il aurait pensé à faire, non seulement une nouvelle province, la Sarmatie, mais une Germanie unique du Rhin au Pont Euxin. Gratien toléra les Goths établis en Dacie et en Thrace comme « sur le sol de leur patrie » (*genitales terras*) et se plut à se vêtir à la manière des Huns et des Alains, mais l'Empire n'abandonna de fait jamais cette ligne du Danube que Constantin devait fortifier, chaque cité et « bourg » supposant un territoire environnant, comme dans le système d'emprunt des Turcs ottomans. *La circulation monétaire ininterrompue*, qui ressort de recherches récentes, le prouve bien. Du reste, Ammien Marcellin savait bien à l'époque d'Alaric, au IVe siècle, où on faisait des rois barbares des *magistri*

militum dans l'Illyricum, que l'Empire n'a jamais abandonné une province, et, quant aux sentiments des habitants, on a cité la mention, dans les sources, de la résistance opiniâtre des colons de la Grande-Bretagne contre les instances de départ de l'armée.

Non seulement l'unité de la Romania, que l'abandon de la Dacie aurait périclitée sous le rapport militaire, ne fut pas rompue, mais ces régions, dans leur entier, représentent le principal élément de vitalité de l'Empire pendant le IIIe siècle, où l'Italie était épuisée et la Gaule n'avait pas pris le pas, comme au siècle suivant. L'Illyricum, dans le sens le plus général du mot, donne toute une série d'empereurs, de Septime Sévère, proclamé, à Carnuntum ou à Savaria la « splendide », à Decius, Pannonien de Bubalis, à Probus, Pannonien aussi, aux « tyrans » qui furent Scribonien, Dalmate, Auréolus, commandant de l'Illyricum, Cecropius, duc de Dalmatie, Saloninus, Ingenuus, levé sur le bouclier en Mésie et capitaine des légions pannoniennes, à Régilien, vainqueur des Sarmates, qui se disait Dace et parent de Décébale lui-même, dont le nom fut porté aussi par d'autres congénères (1). Carinus, appelé par des Illyriciens, et son rival, Constance, commandaient en Dalmatie. Plus tard, Dioclétien vient de la Docléa dalmate, Maximien est originaire de Pannonie, Galère a ses origines à Serdica, où ce « fils du dragon » (*filius draconis*) dace sera enterré : c'est un ancien pâtre (*armentarius*). Singidunum donnera Jovien, Sirmium Gratien, Cibalis Valentinien. Et enfin au

(1) Un Ulpius Crinitus, descendant de Trajan, vivait sous Aurélien, capable de transmettre une certaine légitimité.

bout de l'histoire de l'Empire occidental Naïssus est la patrie de Constance, Zaldapa celle de Vitalien. Le Pannonien Oreste dispute le pouvoir à Julius Nepos, qui finira comme empereur déchu, mais comme maître respecté de la Dalmatie. La famille de Justin et de Justinien, de même que celle de Phokas, sont du même territoire, et l'on sait combien les deux premiers et Maurice, prédécesseur du dernier, s'occupèrent aussi de la rive gauche du Danube, aux VI[e] et VII[e] siècles.

La littérature latine aussi compte parmi ses représentants à cette époque Eugippius, Victorin de Pettau, Saint Jérôme lui-même, originaire de Stridon, Auxentius, évêque de Durostorum, les évêques Palladius et Ursacius, l'annaliste Marcellinus Comes et Jordanès, l'historien des Goths lui-même. N'oublions pas toute une série de combattants pour l'orthodoxie ou l'arianisme et l'hérésie des « moines de Scythie », qui, au VI[e] siècle, vont plaider leur cause à Rome. Deux saints français, Antoine de Lérins et le bon saint Martin, sont des Illyriens.

L'invasion slave ne changea pas beaucoup à cette situation. Les Slaves n'étaient pas des envahisseurs inconnus à ces régions : depuis longtemps ils avaient reçu des *Romani* des éléments essentiels de civilisation et de religion chrétienne (Jirecek citait, en dehors des termes du culte, *furca*, *oleum*, *vinum*, etc.). Lorsqu'ils s'établirent en Dalmatie, puis en Mésie, éva-

---

(2) Voy. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918 (fascicule CXII de la « Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome »). Cf. notre « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », VIII (1921), p. 100 et suiv.

cuant la Dacie et la Pannonie, ils prirent la place des Byzantins sur le Danube Inférieur : il en résulta un afflux de mots slaves imposés à leurs clients par les marchands, mais sans que cela puisse signifier l'emprunt des notions elles-mêmes ou une initiative culturale. Après que les Slaves de Mésie eurent pris le nom de Bulgares, d'après celui de leurs nouveaux maîtres touraniens, au VIIe siècle, un Paganus, un Sabinus régnèrent, au VIIIe, dans l'État « bulgare ». Quant aux *Romani* de Dalmatie, malgré les récits contemporains sur leur extirpation par la cruauté des Slaves, l'exposé géographique de Constantin le Porphyrogénète montre bien qu'ils n'avaient pas cessé de vivre.

D'autant moins faut-il attribuer, sous l'influence des noms changeants, une influence dénationalisatrice aux tribus touraniennes qui « s'établirent » tour à tour dans la vallée du Danube et même en Transylvanie (les Magyars, qui cependant, après l'an mil, passèrent à une forme de civilisation « sous-germanique », stable et, ensuite, les Pétschénègues, les Coumans envahisseurs, les Tatars, qui donnent aux Bulgares le Tzar Tschoki, après avoir donné aux Roumains l'empereur Nogaï). Ces peuplades avaient leurs centres, où se trouvait le Khan, au milieu de la horde; leurs prétentions se bornaient au tribut, aux provisions de guerre et même au contingent que constate un chroniqueur byzantin du XIVe siècle, lorsqu'il parle des Tatars chrétiens qui, comme leurs prédécesseurs, les Coumans chrétiens d'un Lazare, participaient, avec le même armement, aux guerres de leurs maîtres. Loin de signifier la disparition de l'élément aborigène, leur domination para-

site la suppose, la prétend, comme la présence d'une population roumaine en Transylvanie fut, au XIIe siècle, une condition indispensable pour l'établissement des colonies saxonnes dans cette province autonome du royaume de Hongrie.

Il n'y eut donc jamais une solution de continuité dans cette vie de la Romania d'Orient, qui, une fois formée dans les circonstances que nous avons essayé de définir, demeura un facteur essentiel de l'histoire universelle et de la civilisation européenne. Sous des noms souvent changés, même sous celui des Serbes — d'après les envahisseurs, superposés aux Illyro-Thraces qui avaient été dénationalisés par l'infiltration romaine, — sous celui qui signifie, sous le rapport ethnographique, si peu, des Bulgares, la race indigène, transformée par la latinisation et ayant gagné une conscience de romanité qui devait se conserver au moins partiellement, persista. C'est la conclusion qui se dégage nettement, aussi bien des faits dûment constatés par les sources historiques, que des raisonnements de la logique élémentaire qui domine de ses lois le développement des nations.

III

La Romania d'Orient n'eut pas la même fortune que celle qui, en Occident, produisit par un procès de différenciation les nationalités française, italienne, espagnole et portugaise. Elle ne fut pas capable de développer une civilisation supérieure à base romane et, en apparence au moins, des enclaves étrangères

s'établirent au milieu même de son territoire, bien que, de fait, malgré le nom slave, malgré l'étiquette politique bulgare et parfois même les prétentions grecques, ce qui se cachait sous une apparence trompeuse c'était encore le fond primitif thraco-illyrien et le nouvel apport roman.

Il faut expliquer donc ce phénomène, qui remplaça les régions florissantes, capables de dominer l'Empire entier, par des districts de villages épars, habités, ainsi qu'on le voit par la nomenclature de Constantin le Porphyrogénète, qui cite des localités au nom pastoral, ayant déjà quelques-uns des traits distinctifs du roumain (« Sept Maisons », Fontaine du loup », « Treize Tilleuls », « Vendange », « Racines », « L'Orme », « Le Troupeau de Paul » : « Sképtekasas », « Loupofontana », « Trédétitilious », « Vindemiola », « Radices », « Ulmus », « Pauli Maudra ») (1). Et l'explication réside dans les conditions toutes spéciales des relations entre colons et barbares sur ce sol d'Orient.

En effet, tandis que les Francs créèrent dans la Gaule une *Francia* qui ne leur appartenait pas exclusivement, le vieux monde gallo-romain des *civitates* restées intactes ayant pactisé avec les envahisseurs cantonnés au commencement dans un simple camp de guerriers, tandis que, en Espagne aussi, les rois barbares — des Wisigoths — s'entendirent avec les évêques et une théocratie en résulta dans laquelle la race soumise avait sa large part, tandis que, sans la reconquête byzantine de Justinien et l'intervention

(1) Cf. Jirecek, *Die Romanen in den Stadten Dalmatiens wahrend dem Mittelalter* (extrait des mémoires de l'Académie de Vienne, 1901), p. 13.

franque, l'Italie serait devenue tour à tour ostrogothe et longobarde, dans les Balcans, sur le Danube et dans les vallées des Carpathes les ondes de l'invasion passèrent sans donner, jusque bien tard au moins, un établissement durable : la vague gothique, des Goths de l'Ouest et de l'Est, déferla vers les sources des rivières qui traversent l'Europe centrale pour envahir les régions romanes de l'Occident. Un trop court séjour de ces envahisseurs, dont l'arianisme était cependant aussi la religion des sujets, les évêques, comme Ursacius, à leur tête, ne produisit rien de durable. La Romania indépendante, avec ses *Romani* libres, restait fortement individualisée malgré le passage de ces armées dont les soldats ne devenaient pas des laboureurs sur son sol même, tandis que dans les provinces de l'Ouest il y avait, de l'ancienne Romania italienne, que, d'après le témoignage d'Orose, Ataulphe voulait remplacer par une Gothia, seulement la petite Romania (Romagne) autour de Rome, ou la Romaniola (Romagnola). Elles seules les avaient gardé le nom primitif pour avoir résisté constamment aux Lombards, et ceci vivant sous le régime de l'évêque de Rome, des *judices* ou fonctionnaires et de ces chefs de l'armée qui disposaient du peuple de l'ancienne capitale.

Il y eut bien les Bulgares, qui, établis dans les Balcans au dernier quart du VIIe siècle, restèrent, et puis le continuel mouvement des migrations à la quête de butin et de champs mena en Pannonie les Magyars, d'autres Touraniens, des Ougro-Finois, ayant presque les mêmes coutumes et poursuivant la même direction.

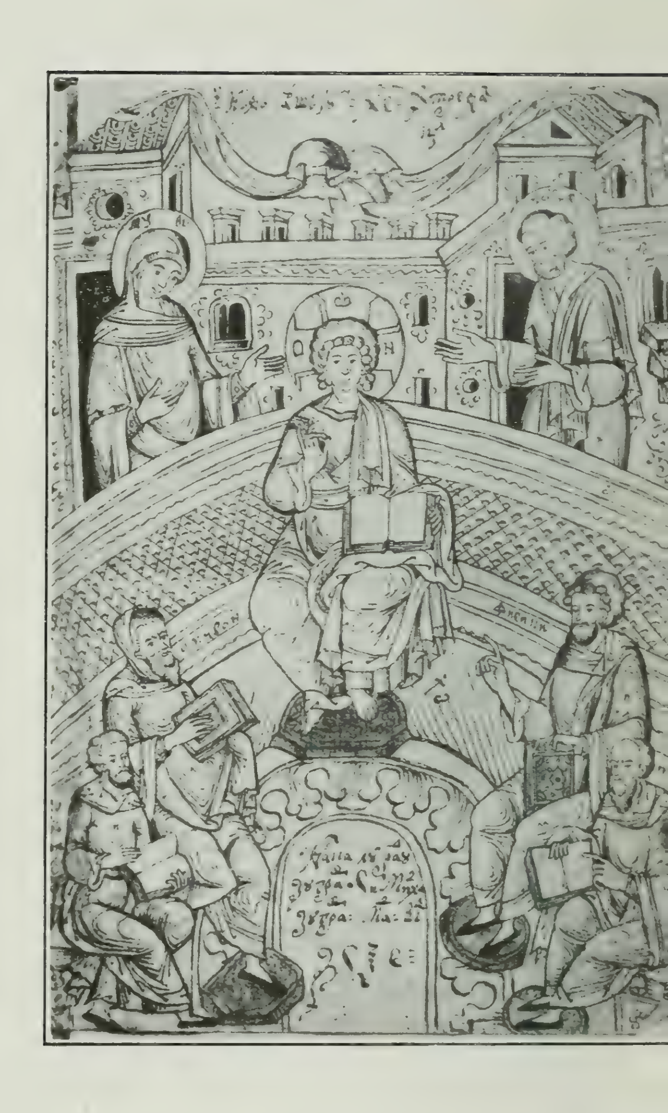
Mais eux aussi n'arrivèrent pas à provoquer l'union,

riche en résultats, des anciens habitants avec les guerriers des deux hordes, conduits par des Khans qui devinrent des rois ou voulurent être des empereurs.

Car les Bulgares, ayant subjugué, avec une large partie de la population romane, les tribus slaves de la rive droite du Danube, furent dès le commencement des ambitieux de l'Empire, de l'Empire unique, idée romaine immuable, incapable de transformations, acceptant seulement comme soutien militaire, fût-ce même avec un empereur et une dynastie à leur tête, ces ennemis d'hier, ces auxiliaires d'aujourd'hui. Ils n'eurent jamais, ces amateurs de gloire constantinopolitaine, leur royaume à eux, borné à ses limites ethniques et servant sa propre mission. Quant aux Magyars, ils vinrent en Pannonie par bandes, avec des chefs quelconques à leur tête, pour être soumis tout à tour à l'influence byzantine, à l'autre influence orthodoxe, des Russes de Kiev, pour se laisser pénétrer ensuite par le germanisme des empereurs souabes. Et, lorsqu'ils arrivèrent à avoir une royauté, qui ne pouvait venir que, ou bien d'une inféodation du Saint Empire d'Occident ou bien d'une bénédiction pontificale, cette forme politique, qui n'a rien de national dans son origine aussi bien que dans ses buts, ne fut qu'une délégation apostolique permanente, imposant à ceux qui l'avaient reçue la tâche, lourde, mais glorieuse, de soumettre à la crosse des évêques catholiques des populations païennes ou « schismatiques ».

Ce qui se passa avec les *Romani* ressort clairement de ces constatations. Épargnés par les barbares, qui ne mettaient à contribution que les habitants des centres situés le long des routes, employés par ces hôtes de passage ou par ces collecteurs de dîmes





comme un appui et comme un secours, capables, ruralisés comme ils l'étaient par l'interruption des routes, de s'entendre avec des anciens voisins déjà initiés à la civilisation matérielle du monde romain, ils attendaient les Germains et les Touraniens. Ils négociaient avec eux par le moyen des évêques, qui étaient devenus, comme on le voit par la Vie de Saint Séverin, due à Eugippius, des chefs et des médiateurs. Ils leur faisaient des cadeaux, ni trop importants en argent, ni trop lourds en objets. Ils les menaçaient des foudres du Dieu chrétien, que les païens mêmes parmi ces intrus respectaient. Bref ils s'arrangeaient de manière à pouvoir vivre le plus longuement et le mieux possible sous ce régime.

Ce qu'observe ce clerc romain dans la région pannonienne arriva aussi ailleurs. En Rhétie, l'évêque devint un prince, dans sa capitale de Curia (Coïra, Kur), n'ayant que le contrôle sur ses « juges » et ne provenant que de la volonté de son « peuple », car le roi franc, l'empereur n'exerçait qu'un simple droit de patronage, de *mundoburdium* (1). A Raguse, il y eut des recteurs et un sénat de vieillards, de même qu'à Zara, dans les autres villes dalmates et dans les îles voisines, l'évêque restant toujours l'autorité suprême. A Docléa, dès cette époque se préparait la principauté de l'évêque, devenu plus tard le vladika monténégrin. Il faut penser aussi à Venise, avec son chef religieux résidant à Héraclée, ou à Rome même, avec l'organisation démocratique esquissée plus haut.

N'étant soumis à personne, les anciens habitants

(1) Voyez le chapitre qui s'y rapporte dans le livre de Jung.

conservèrent, sans cependant en faire un titre de gloire, ces noms de Romania et de *Romani*, que les Roumains seuls et leur patrie plus restreinte présentent encore : alors qu'en pays franc *l'homo romanus* était seulement une notion ethnique et une notion de droit, ici il avait aussi une signification politique très nette, qui ne fut jamais oubliée.

Sur ce territoire, réduit bientôt par les vicissitudes des temps, mais qui garda dans certains domaines toute son unité ancienne — car la retraite, dont on parle si souvent, dans les montagnes n'était pas nécessaire ni dans l'ancien pays alpin des Rhéto-Romains, pasteurs de génération en génération, ni en Dacie, où rien dans les sources et dans la saine logique des faits ne vient l'appuyer, — les formes et les notions principales de l'habitat et de la vie politique se transmirent presque sans changement de siècle en siècle.

Les Romains y avaient trouvé des *régions*, des *vici*, donc des « pays » et des villages, auxquels se rattachait la vie des aborigènes : les Thraces des Balkans avaient surtout des *para* (le nom étant devenu un suffixe), les Daces des *dava* (même observation). Or, à travers le moyen âge entier, on vécut, et ceci sans que l'intervention des Slaves, amoureux des rivières, eût été absolument nécessaire, par vallées, sous la conduite de voévodes, qui sont, avec un mot slave, les anciens ducs, par groupements ayant des « juges », par villages avec le sénat des « hommes bons et vieux ». *Sat*, le nom roumain du village, s'il ne vient pas du latin *satum*, territoire cultivé, est d'origine thrace, car il s'est conservé en albanais aussi.

Dans ces villages, rien ne ressemble à l'agglo-

mération, imposante, mais triste, des habitations latines, à la régularité monotone des groupements allemands (comme chez les Saxons de Transylvanie). D'un bout à l'autre de l'ancienne Romania, pardessus les frontières entre Roumains et Slaves, il y a la cour entourée de haies vives ou de treillis de rameaux, contenant les magasins, le jardin, le verger, parfois même un terrain de cultivation. La maison elle-même, au toit de bardeaux ou de roseaux, de bottes de paille artistiquement groupées, se modelant dans le premier cas d'après les lignes mêmes de l'humble demeure, se présente de face, souriante, heureuse d'accueillir, avec ses colonnettes en bois sculpté ou en briques, avec ses vases de fleurs placés sur des planchettes, avec ses petites fenêtres présentant la rangée des pommes, des coings, conservés pour l'hiver. Le type est, ou bien celui de la maison méditerranéenne aux deux étages, le rez-de-chaussée servant à garder les provisions, l'étage supérieur étant destiné souvent à la défense contre des ennemis toujours possibles, ou bien celui de la maison thrace proprement dite, dans laquelle c'est la cave qui reçoit les vivres de la famille.

Et, en dehors des églises, toujours de proportions heureuses et parfois de lignes particulièrement fines, c'est l'ancien autel champêtre qui se conserve dans les croix de grand chemin qui ordinairement, sans commémorer un événement, portent, au-dessous des formules consacrées, les noms du fondateur et des membres de la famille.

La ville a disparu dans les régions de colonisation officielle en même temps que l'officialité qui l'a créée. Si les noms anciens se conservent sur la rive de

l'Adriatique, par Zara (Jader), Lissus (Liech en albanais, Alessio en italien), jusqu'à Risano, Budua, etc., etc., cités qui ne furent jamais abandonnées, si le nom de Ratiaria survit dans celui, actuel, d'Artscher et si peut-être le village roumain d'Ampoiu (en hongrois : Ompély) rappelle la colonie d'Apulum, le souvenir des autres centres urbains s'est totalement perdu.

Mais *la notion* même de la cité persiste : c'est la *cetate* roumaine, le *grad* slave, la *gradichté* roumano-slave, qui, comme sur l'emplacement de Sarmisagéthouza, qui montre encore au premier regard ses vieilles pierres, rappelle toujours qu'il y a eu jadis une ville. On peut affirmer que toute création apparente d'une nouvelle cité, par les rois hongrois ou par d'autres maîtres récents, se rattache à l'existence d'une *civitas* romaine antérieure.

Ces paysans, qui forment la majorité de la population, étant une forte réserve d'avenir, comme compensation de la vie urbaine éteinte et de la civilisation interrompue, ont gardé du fonds romain le respect de la *loi*, qui en roumain s'appelle *lege*, ce qui signifie aussi la religion elle-même. Le christianisme leur a appris à craindre le péché (*pacat*, du latin *peccatum*). C'est la base même de leur vie morale entière.

Ils reconnaissent, outre le voévode-duc, d'origine franque — puisqu'il y a eu la province franque conquise en Pannonie sur les Avars, — le *cnèze*, dont le nom vient du germanique *Kœnig*, le *kral* (en roumain *craiu*), qui dérive du nom même de Charlemagne, *Carolus*, et l'empereur. Pour les Roumains c'est l'*împarat*, pour les Albanais le *mbret* (du même mot latin d'*imperator*), pour les Slaves de langue le

tzar (de : César). On vit dans la conscience d'une nécessité absolue de se soumettre à son autorité. La « conquête » ottomane fut donc une soumission volontaire au nouvel « empereur » de Byzance, fût-il même un « païen » et un barbare ; on disait au XIe siècle déjà que celui qui a Constantinople — lui seul — est l'Empereur. C'est aussi la raison de la soumission que les Roumains subjugués montrèrent à l' « empereur » autrichien (en Transylvanie, Hongrie et Bucovine), à « l'empereur » russe (en Bessarabie). Et il fallut du temps pour que, chez les Roumains seuls, la notion de l'unique gouvernement possible, celui d'un *dominus* (*imperator*) en arrivât à se rapporter à un territoire déterminé et à une race distincte.

IV

La vie de cités s'était donc continuée, sur le territoire dont nous nous occupons, à travers les siècles des invasions. Ces groupes urbains se retrouvent, non seulement le long de la côte adriatique, où ils se sont maintenus sans diminution aucune, mais aussi sur la rive droite du Danube, où les chroniques byzantines du VIe siècle les mentionnent.

Dans ces *civitates*, qui gardaient quelque chose du système romain, il y avait la même organisation que dans celles qui, en Occident, résistèrent aux barbares — aux Huns d'Attila — après la dissolution de l'Empire romain. Le « peuple » élisait son évêque qui, un *domnus, domnus episcopus,* gardait quelque

chose du prestige et de l'essence même de l'*imperium;* une classe supérieure se maintenait au-dessus de la plèbe; des chefs portant, comme en Sardaigne, comme à Rome avant l'époque carolingienne, le titre vague, et cependant expressif, de *judices*, « juges », exerçaient une certaine autorité, assistés des *boni homines*, qui sont chez les Roumains les *oameni buni si batrâni* (« hommes bons et anciens ») ; une milice était prête à défendre l'indépendance de cette vie devenue très simple et plutôt patriarcale : comme événements, il y avait — on le voit bien à Rome ou à Venise — les fréquents mouvements intérieurs d'une populace irritable. Si des chroniques urbaines avaient été écrites, contenant un matériel comme celui qui est contenu dans la vie de Saint Séverin par Eugippius, voici ce qu'elles nous auraient raconté pour la Novae du roi goth Théodoric (la Sichtov d'aujourd'hui), pour Asimos, sur la même rive droite du Danube, pour le Durostorum de l'évêque Auxentius ou l'Oescus qui vit les combats entre les fils d'Attila, comme pour les ports adriatiques, Durazzo et les autres, jusqu'aux frontières du monde grec.

Il y avait cependant à côté de cette vie urbaine, déchue par endroits, mais pas totalement détruite jusqu'à une époque très avancée, une autre vie, tout aussi spontanée et autonome, celles des *vallées*. On a attribué ces groupements aux Slaves. Il paraît bien qu'ils sont plus anciens : la conservation des noms scythes pour les rivières (la Tisa, le Mourech, le Crich mentionnés aussi par Constantin le Porphyrogénète,

(1) Un philologue saxon de Transylvanie y voit, dans une nomenclature grecque, le Chrysios, la « rivière de l'or ».

l'Olt, qui figure comme « Ulca » dans le récit à demi fabuleux, mais, pour l'autre moitié, très bien informé de Jornandès, le Pruth, le Dniester, devenu du gréco-scythe Tyras un Tourla pour les Tatars et les Turcs ottomans) montre l'importance qu'elles avaient pour l'organisation; les « juges » barbares qu'on rencontre dès l'époque d'Athanaric et de Fritigern, étaient des chefs de vallées; aujourd'hui encore chaque vallée roumaine présente un autre type de l'habitation, une autre forme, une autre couleur du costume féminin surtout, même — croyons-nous — d'autres chants et d'autres légendes; les plus anciennes formations politiques de cette nation sont restreintes, comme c'est le cas pour la principauté de Moldavie, nommée ainsi d'après la vallée de la Moldova, entre les limites d'une vallée. Les districts de Valachie s'appellent encore des « judicatures », des *joudetsé*, et leurs frontières sont encore celles du XIII[e] et du XIV[e] siècles au moins. Les duchés ou voévodats, à la manière des Francs de la *Marche*, qui transmirent leurs formes d'organisation aux Moraves et aux Tchèques, d'un côté, aux Serbes, de l'autre, ne font que réunir ensemble plusieurs vallées avec leurs « juges ».

Au-dessus de ces formations il y a eu l'État, — un État au nom étranger d'abord, touranien ou slave. Voyons ce qu'il représente et surtout ce qu'il recouvre sous son enseigne « barbare ».

Lorsque les Bulgares s'établirent en Mésie, pendant le dernier quart du VII[e] siècle, ils y trouvèrent une partie des « Slavonies », des « Sklaviniai », — mentionnés sous ce nom par les sources byzantines —

qui recouvraient toute la péninsule des Balcans. Établies elles-mêmes sur le fonds ancien des Thraco-Romains, qui étaient, on l'a bien vu, la race indigène, elles devaient avoir des cités et des « judicatures » de vallées, ainsi qu'on l'a montré plus haut. Les envahisseurs ne formaient qu'une mince classe guerrière de chefs et de soldats, avec des khans à leur tête et des nobles aux titres touraniens; jusqu'au VIIIe siècle, quand le Pape Nicolas Ier reçut sur le compte de ceux qu'il espérait pouvoir convertir au christianisme latin les « réponses » bien connues, ils gardaient, non seulement les titres, la religion païenne, les coutumes, mais aussi les vêtements du passé lointain.

Il ne faut pas admettre un caractère défini de slavisme pour l'État qui transporta sa capitale, c'est-à-dire la capitale de la horde dominante, de Plescov à Preslav, près du rivage de la Mer Noire. Un mouvement de civilisation slave partit de la « Slavonie » macédonienne des environs de Thessalonique, où l'hellénisme était mélangé d'anciens éléments romains. Il ne se dirigea pas, ce mouvement, provoqué par les frères Constantin ou Cyrille et Méthode, vers le Nord-Est bulgare, mais bien vers le Nord pannonien, de la Moravie et du pays tchèque. Et, s'il put donner cette liturgie slave, qui amena, avec un nouvel alphabet, décalqué sur l'onciale grecque (le glagolitique, remplacé ensuite par le cyrillien), une culture religieuse en slavon, ce fut par suite d'une impulsion venue du Siège romain, qui espérait arracher de cette façon les Slaves à l'influence de Byzance et qui, après y avoir réussi sur le Danube moyen, mais pas dans les Balcans aussi, revint à la stricte observation du latin seul dans la pratique de l'Église.

Les inscriptions de Plescov, trouvées sur des stèles rappelant les coutumes des Touraniens, sont en grec. Le tzar Siméon, émule des empereurs de Byzance, qu'il croyait pouvoir remplacer dans leur Constantinople même, était un élève de l'école de Psellos, et il a écrit, avec fierté, en grec. On ne peut rien fournir pour appuyer le caractère de civilisation slave de cet « Empire » de contrefaçon et de concupiscence. Mais, lorsque l'ancienne dynastie fut totalement épuisée, des chefs au nom latin apparaissent au rang suprême, un Sabinus, un Paganus, qui ne sont pas, certainement, des individualités isolées, surgies accidentellement, mais bien les représentants, un moment victorieux, d'une race qui n'était pas encore finie.

Cet « Empire » fut détruit par les Byzantins, grâce au concours précieux de leurs auxiliaires, les Russes de Kiev, qui crurent un moment pouvoir établir définitivement le siège de Sviatoslav à Silistrie : une grande Russie balcanique se serait formée ainsi à proximité de Constantinople, et tout le sort de ces régions, celui de la Russie elle-même, qui n'aurait plus cherché, après l'époque tatare, un nouveau centre vers l'Est, à Moscou, se serait changé ainsi. En tout cas, la race bulgare, qui représente à ce moment le mélange avec les Slaves soumis, fut décimée à cette occasion par les longues luttes qui amenèrent la fin de cet État de Preslav.

Or, quelques dizaines d'années plus tard, voici surgir en Macédoine, à Ochrida, une nouvelle « Bulgarie », celle-ci de langue officielle slave et d'Église orthodoxe slave aussi. Faut-il admettre la résurrection subite d'une nation détruite ? Certainement non. Sur ce point, à la limite extrême du territoire politique

bulgare, il n'y avait, à côté de quelques Slaves, que les anciennes races indigènes, vestiges, au caractère invariable, de la Romania de jadis : Albanais ou Chkipétars, les hommes de la Montagne, le *scopulus*, l'*alp*, et Valaques, qui habitaient tout l'*hinterland* adriatique. Organisés par vallées et s'appuyant sur les villes restées en contact avec leur ancienne patrie occidentale et sans cesse renouvelés par leurs relations avec l'Italie, ces représentants de la romanité, à titre différent, furent la base de l'organisation militaire et de l'activité économique du nouvel État. Après le tzar Samuel, ce furent des chefs de leur sang qui continuèrent la lutte acharnée contre les Byzantins. Si cependant le titre de « Bulgarie » fut adopté pour cet État, c'est que, dans ce moyen âge où toute puissance durable doit pouvoir exhiber un certificat d'authenticité, prouver l'*autorité* sur laquelle il s'appuie, être contre l'Empire signifiait vouloir créer une « Bulgarie ». Il n'y avait pas d'autre possibilité politique d'un bout des Balcans à l'autre.

Encore une fois Constantinople finit pas imposer son régime à ces vallées révoltées, avec leurs pâtres pillards et guerriers. Mais elle ne gouverna pas plus qu'auparavant. Les traités qui viennent de cet officier de province qui fut Kékauménos nous montrent bien ce qui se cachait d'autonomie locale sous les vaines prétentions d'une administration contente de recueillir de vains hommages de la part des chefs indigènes, d'après l'ancienne coutume, et la dîme ou la *quinquagesima* des troupeaux, — un régime qui s'est, du reste, maintenu, sans aucune atteinte portée aux anciennes coutumes, jusqu'à l'époque ottomane, les Turcs s'étant

bornés à supplanter les Byzantins comme protecteurs de l'autonomie des vallées et des cités de l'ancienne romanité persistante.

Mais, sous Isaac l'Ange, des empiètements sur la coutume sacrée, des offenses personnelles contre des chefs comme le Nicolitza de Kékauménos, contre les frères valaques de Thessalie, Pierre, Assen et Joannice, amena une de ces révoltes si habituelles de la part de cette peuplade, qu'elles portent dans les sources grecques un nom spécial, celui de *moultos*. L'hérésie bogomile, apportée par des colons arméniens à Philippopolis et transmise ensuite aux Occidentaux (c'est l'origine des cathares, des patarènes), aida aussi à l'extension de cette révolte thessalienne; l'église où fut prise la décision suprême n'était pas, d'après la description de la source byzantine, une église orthodoxe. Avec le temps, le mouvement s'étant dirigé vers le Nord-Est, plein de villes slaves, le caractère valaque des débuts disparut complètement, mais au berceau même de la troisième « Bulgarie » les mêmes conditions de race avaient présidé, et la domination des Asénides comprenait des importants îlots de population non encore slavisée, malgré l'étiquette adoptée, cette fois aussi, par l'État.

Ceux des Slaves qui n'étaient pas englobés dans une de ces « Bulgaries » restaient ce qu'ils avaient été dès le début : des Serbes (cf. les Spores des Grecs, les Sorabes de l'Europe centrale). Ces habitants des différentes « Slavonies » locales vivaient à l'ancienne façon patriarcale, continuant le régime de vallées sous des voévodes patriarcaux. Pour leur donner une vie d'État il fallut une influence étrangère, puisque la colonisation d'une bande guerrière,

comme celle des Varègues à Kiev, des Bulgares dans les Balcans, leur avait manqué.

L'impulsion vint sur la rive de l'Adriatique de la part de l'Occident latin, sous différentes formes : religieuse, économique et politique.

Venise y contribua par son commerce, le Saint Siège par les évêchés catholiques et l'activité de ses missionnaires, sans compter la persistance de l'élément roman dalmatin sur la côte même et dans les îles. Des « rois » de création apostolique se mirent à la tête de ces nouvelles formations qui craignaient d'être byzantines et dédaignaient d'être bulgares.

Bientôt, par contrecoup, Byzance créa une autre vie organisée des Serbes, dans la Rascie, une vie orthodoxe, au caractère impérial. Mais le chef de ces Serbes qui regardaient Constantinople au lieu de s'inspirer de l'Italie était un « joupan », un « grand-joupan », et la « joupa », si elle n'équivalait pas à une vallée, partait toujours des limites de cette formation géographique pour essayer, sous l'influence d'une vie d'État supérieure, quelque chose de plus.

Chez les Roumains, qui gardaient le nom même des ancêtres, on constate, en relation avec ces origines lontaines, un processus encore plus intéressant.

Nous avons déjà dit que la conscience populaire avait gardé avant tout, et malgré le régime local des « juges » et des « voévodes », non seulement la notion de l'Empire, mais aussi la conscience de sa nécessité inévitable. Le vocabulaire a des termes comme *împarat,* empereur, *a împaratsi,* régner, *împaratechté,* impérialement. Les contes populaires mettent en première ligne, pour accomplir les grands exploits,

des empereurs : l'empereur rouge, l'empereur blanc, l'empereur vert. Lorsqu'un Constantin, un Justinien, un Maurice, un Manuel Commène apparaissaient sur le Danube, on considérait, cela, non pas comme une conquête, mais comme le retour de l'ordre politique légitime. C'étaient les *domni* naturels qui revenaient pour reprendre des mains de fidèles gardiens les clefs de la maison.

Aussitôt qu'une impulsion un peu plus forte venait du voisinage ou que le milieu se montrait particulièrement favorable, la cristallisation du vague monde politique de juges et des ducs s'accomplissait. On observe ce phénomène d'abord sur le Danube inférieur, du côté de la Dobrogea — la Scythie Mineure, qui devait recevoir ce nom des Turcs, d'après le dernier chef chrétien au XIVe siècle, Dobrotitsch, — lorsque, à la fin du XIe siècle, Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis, cite des princes indigènes, qui ne pouvaient être, d'après leur situation et leurs noms, ni petschénègues, ni bulgares : Chalès, Sestlav (cf. le nom du prince valaque Seneslav, au XIIe siècle; cette série de noms ne se rencontre que sous l'influence serbe), Salomon et surtout « Tatos », ce qui signifie le nom roumain de Tatul. Silistrie était la capitale de ce dernier, qui avait hérité du siège de Sviatoslav le Russe. Il avait sans doute aussi une partie de la rive gauche, car un des districts, des « judicatures » Valaques de ce côté porte encore le nom de *Vlasca* (Vlachca), qui signifie « Terre Roumaine ». Ce nom s'étend aujourd'hui pour les pâtres de la montagne sur toute la plaine danubienne; la partie occidentale est la *Vlachcoutsa*, la petite Vlachca.

La conception d'un État qui serait une « Terre

Roumaine » et rien de plus, cette conception territoriale, équivalant cependant à une vie nationale complète, est tout à fait particulière et nettement moderne. Il ne s'agit donc plus, — comme pour les États de Siméon, de Samuel, des Assénides, — les « Bulgares », — comme pour celui d'Étienne Douchane — le Serbe, qui faisait frapper des monnaies latines dans les cités de l'Adriatique et était heureux d'être devenu citoyen de Venise, — d'une tentative d'Empire, dirigée uniquement vers la conquête de Constantinople et incapable d'organiser quelque chose dans ses propres limites. La conception paysanne des Roumains s'imposait à ce moment où la nation se cherchait des formes durables, d'un caractère unitaire.

Cette principauté de Tatul, qui était sans doute pour les siens un *domn*, plus ancienne que l'époque des Comnènes, se continua probablement bien après cette époque.

Plus tard, au XIV[e] siècle, lorsque l'élément valaque des Balcans donne, presque simultanément, sur les bords de la Mer Noire la principauté, nouvelle, de Balica, devenue ensuite celle dudit Dobrotisch, et sur les bords de la Mer Adriatique, avec la dynastie roumaine des Balcha, la seigneurie de la Zenta, il y eut dans les Carpathes valaques, sous l'influence de l'organisation d'État des Magyars, ayant en Transylvanie comme représentant du roi un voévode d'origine roumaine, une nouvelle cristallisation spontanée, à Argès, dans le vieux château et non dans la ville, un peu plus récente, de Curtea-de-Argès (*curte* signifie résidence, siège, capitale). Cette nouvelle fondation fut imitée bientôt à Baïa, sur la rivière de la Moldova, où une principauté *nationale* de Mol-

davie remplaça une passagère province des rois angevins de Hongrie, une marche contre les Tatars à l'Est des Carpathes. Les deux États arrivèrent, dans un très bref délai, bien avant 1400, sur les rives du Danube, de la Mer Noire et jusqu'à la frontière orientale du Dniester, ce qui suppose la fusion naturelle des « judicatures » déjà existantes.

Le « prince » valaque, qui donna à son voisin moldave sa définition politique, est — nous l'avons déjà dit — un *domn*, détenteur du pouvoir impérial dans toute son étendue, avec le droit de vie et de mort, avec l'ornement de la pourpre, avec le privilège de porter l'aigle byzantine (aussi à cause de la parenté impériale, bientôt conclue, et du titre, subséquent, de despote) et la coutume de se faire représenter sur les fresques des églises de sa fondation la couronne sur la tête. Son pays c'est « le pays roumain », et on précise : « tout le pays roumain ».

C'était donc, à la même fois, une réédition de l'Empire dans ce fond de Romania resté absolument fidèle aux traditions, et une monarchie tout à fait moderne.

Combattant contre les Turcs, à un moment où ces Roumains auraient pu, après la défaite et la décadence des Byzantins et des Slaves d'outre-Danube, prendre sur eux l'honneur et le fardeau de l'Empire, puis soumis à l' « empereur », plus puissant qu'eux, des Ottomans, mais dans la forme d'une vague suzeraineté, avec obligation unique de tribut et de contingent, forcés enfin de s'accommoder à un régime plus oppressif, qui se maintint, par les Phanariotes et leurs successeurs indigènes, jusqu'à la guerre de Crimée,

l'union des Principautés et à la formation de la Roumanie moderne, les maîtres de ces deux pays conservèrent fidèlement, dans le fonds et dans la forme, la conception paysanne qui avait présidé à la formation de leurs États, l'impérialisme traditionnel des classes populaires, héritage inaliénable de la romanité orientale.

V

Les influences occidentales devaient rappeler bientôt à la conscience d'elle-même cette romanité d'Orient, soumise trop longtemps à des influences byzantines et slaves, contraires à ses instincts de race.

Après l'infiltration latine, après les efforts de l'Église romaine, qui essaya, au XIVᵉ siècle, de donner un caractère occidental à la vie religieuse des principautés de Valachie et de Moldavie (évêchés d'Argès, de Séreth, de Baïa, de Bacau, de Cetatea-Alba), il y eut une empreinte italienne sur la civilisation roumaine, qui, à cette époque, en dehors de ce que conservait encore la grécité, représentait le seul mouvement intellectuel sur le territoire de l'ancienne Romania.

Un exemplaire curieux de la dynastie valaque la représente dès la seconde moitié du XVIᵉ siècle, ce Pierre, frère de Michel-le-Brave, lui-même, qui, après une enfance d'exilé en Syrie, passa en Occident, pour devenir quelque temps le courtisan assidu de Henri III, prenant de la mode française de cette époque la coutume de porter une boucle d'oreille, dont son surnom de *Cercel*. Connaissant peut-être l'italien dès

l'époque de son séjour en Orient, il s'initia à cette Cour de France, dominée par l'esprit de Catherine de Médicis, à la connaissance d'une littérature à laquelle il donna des morceaux comme son *Hymne à Dieu*, qui est d'une remarquable élévation. Devenu prince par l'appui de l'ambassadeur français à Constantinople, il y fit bâtir une belle église à Targovichté, un palais à la mode de l'Italie et on conserve encore, au Musée de Bucarest, un fragment de canon portant ses armes.

Remarquons que plus tard des Italiens, officiers et ingénieurs, envoyés par le Grand-Duc de Toscane, un des représentants de l'idée de la Croisade, vinrent contribuer à la libération du territoire de la Valachie envahie par les Turcs, en 1595. Le prince était à cette époque, bien longtemps après la fin tragique de « Cercel », tué par les Turcs lorsqu'il cherchait à regagner une seconde fois son siège princier, Michel, le futur conquérant de la Transylvanie.

L'influence occidentale sous la forme italienne devait reprendre plus tard dans la Valachie pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Mais auparavant la Moldavie reçut aussi une impulsion passagère de la Renaissance par l'incident, non moins dramatique que celui de Pierre le Valaque, du règne, pendant quelques années, de ce Jacques Basililikos, qui prétendait être descendant des Héraclides anciens, des despotes de Serbie, des princes moldaves et avait l'ambition de renouveler la vie entière du pays où l'avait appelé un sort inattendu. Il établit près d'une église aujourd'hui en ruines une Université à la mode de la Renaissance, avec des professeurs allemands, protestants, comme il assurait l'être lui-même, Université qui ne lui a pas

survécu, finissant au moment même de la révolution qui mit fin à son règne et à ses jours.

Jacques avait été en Occident copiste de manuscrits grecs, il avait participé aux guerres de Charles-Quint contre la France, mais il arrivait de Pologne et représentait l'esprit de la Renaissance dans la forme particulière que lui avait donnée ce pays. Cette influence polonaise, de langue latine d'abord, d'esprit italien, romain en tout cas, jusqu'au bout, s'exerça aussi d'une autre manière sur les Moldaves surtout.

Dès la première moitié du XVII[e] siècle un chroniqueur moldave, grand boïar de sa patrie, Grégoire Ureche (lisez : Ouréké), rédigeait, sur la base des anciennes annales slaves de sa patrie, une chronique qui ajoutait à la connaissance des faits historiques transcrits par les anciens moines une conception tant soit peu exacte des origines romaines de la nation, sur laquelle, en vrai homme de la Renaissance, désireux d'avoir pour les siens une origine illustre, il insistait d'une manière tout à fait particulière. Des rapprochements de mots latins et roumains n'y manquent pas, et c'est la première fois qu'on les rencontre. Il faut ajouter que les lettres grecques étaient, à ce moment, assez cultivées en Moldavie pour qu'un fonctionnaire de la Cour du prince Basile Lupu — qui avait pris à son avènement ce nom impérial de l'initiateur des Basilicales, qu'il imita dans son recueil de lois, — Eustratius le Logothète, eût pensé à traduire en entier Hérodote dans une langue dont la fraîcheur naïve rappelle le français d'Amyot dans sa traduction de Plutarque.

Nulle part dans le Sud-Est européen cet esprit de la Renaissance n'avait eu prise jusqu'alors, et il en

était de même quelques dizaines d'années plus tard, quand Miron Costin, Grand-Logothète de Moldavie, s'occupait dans tout un traité des origines romaines et donnait une chronique de son temps dont on a une version latine due à l'auteur lui-même; il écrivit aussi un poème polonais assez étendu, dans lequel les lignes générales de l'histoire de sa nation roumaine sont tracées d'une main déjà sûre, sans tenir compte des frontières entre les deux principautés.

Influencé sans doute par cette œuvre des Moldaves, dont le degré de civilisation était sensiblement plus élevé, un Valaque, descendant des empereurs de Byzance, Constantin Cantacuzène, l'oncle de ce malheureux prince Constantin Brancoveanu, qui fut supplicié avec ses fils à Constantinople en 1714, avait, en commençant une nouvelle œuvre historique sur le passé roumain, aussi l'avantage de s'être initié personnellement à la civilisation latine de l'Italie comme élève des écoles de Venise et surtout de Padoue, où il publia une grande carte de la principauté de Valachie, reproduite ensuite par del Chiaro dans sa *Storia delle rivoluzioni di Valachia;* il entretenait une correspondance avec le comte Marsigli, auquel il fournit des renseignements pour son « *Danubius pannonico-mysicus* ». Son œuvre historique — supérieure sur ce point aux histoires dynastiques de l'Occident — cherche à embrasser l'existence de la nation entière, et il ne manque pas de parler des Roumains de Macédoine, qu'il avait connus comme marchands, à Bucarest comme à Venise. S'appuyant sur les sources et usant d'une critique très avisée, il emploie les documents, les inscriptions et jusqu'aux chansons populaires, qu'il fut le premier à recueillir.

Son grand contemporain, le prince Démétrius Cantemir, qu'un portrait de jeunesse représente mêlant dans son costume la perruque et le jabot de dentelles au turban, à la ceinture de châle et au khandjar, écrivit en latin une Géographie de la Moldavie pour l'Académie de Berlin, dont il était membre; il mit ensemble une chronique érudite des Roumains, sans la hardiesse de conception de Cantacuzène; il raconta l'histoire de son temps, et dans différents traités s'occupa de la religion et des mœurs des Turcs au milieu desquels il avait vécu comme otage à Constantinople : on chante encore là-bas ses mélodies, et il avait proposé un nouveau système de notation pour la musique orientale. Il n'y avait pas dans tout l'Orient, y compris la Russie, où, après avoir dû quitter en vaincu son trône, il remplit le rôle de conseiller scientifique du Tzar Pierre, une personne qui fût si imprégnée, malgré sa préparation orientale, de l'esprit de l'Occident.

Au moment où cet esprit commence à prendre une forme française, les Roumains avaient un art en propre dans lequel l'Occident avait fourni sa part. C'est le seul art vraiment unitaire et original de ces régions, car l'art serbe présente, il est vrai, de beaux monuments, mais une partie est nettement latine et l'autre tout aussi nettement byzantine sans que le mélange de ces éléments eût produit un type nouveau.

L'église du Mont Athos avait été introduite chez les Roumains, en Valachie, au XIVe siècle par le moine Nicodème, Serbe et Grec par ses parents, peut-être aussi de sang roumain balcanique, mais représentant le slavisme dans l'Eglise. Elle pénétra

jusqu'au fond de la Moldavie, mais l'influence occidentale s'y mélangea aussitôt. On eut donc dans l'église en croix des Slavo-Byzantins des ornements gothiques aux portes et aux fenêtres et une forme spéciale de bâtir la coupole, sans compter le toit en bardeaux, d'une construction paysanne si originale.

Les Valaques, qui avaient eu après l'église athonienne une phase à demi vénitienne par les ornements au monastère de Dealu et puis le moment où tout l'Orient fournit des éléments à la célèbre église conventuelle d'Argès, adoptèrent cette forme moldave; le pronaos fut cependant ouvert, la façade étant précédée par une colonnade délicate, et des cadres orientaux remplacèrent les lignes brisées de l'art gothique pour que plus tard l'enduit extérieur ou intérieur fût façonné de manière à représenter, comme dans les sculptures persanes, des palais, des vergers, des lampes, des paons.

Revenant aux influences occidentales dans le domaine de la littérature, la France d'avant la Révolution, aussi bien que la France révolutionnaire ensuite, envoya ses secrétaires et ses précepteurs. Le courant nouveau influença même les moines, dont le clan, étroitement relié à la tradition de Byzance, accepta dans l'enseignement laïc en Moldavie l'étude du français et du latin, celui des sciences mathématiques à la place de l'ancienne grammaire formaliste, à une époque où les établissements scolaires de la Grèce n'existaient pas et le gymnase de Constantinople n'avait qu'une importance secondaire. L'évêque de Hotin, Amphiloque, qui avait visité l'Italie, donnait d'après des modèles français et italiens — fût-ce

même d'après une version italienne des premiers — une Arithmétique et une Géographie, peut-être aussi la traduction d'un voyage français au Levant.

A côté du précepteur, il y avait le journal français du XVIIIe siècle, la publication périodique française, le livre français, vendus à nos boïars par la poste attachée à l'Agence diplomatique d'Autriche. Plus tard il y eut l'étudiant roumain qui choisissait Paris ou, au moins, une ville de France. Toute une littérature nouvelle en résulta, mais nous n'essaierons pas d'en présenter au moins un abrégé, car ce serait passer en revue toutes les lettres roumaines du XIXe siècle. De nombreuses traductions du français paraissent à partir de 1830 et continuent jusque vers 1870 pour s'arrêter seulement alors que l'emploi du français se fût déjà généralisé.

Cette œuvre de rattachement à la civilisation de l'Occident est unique dans l'Orient de l'Europe. On ne peut pas lui opposer le nombre, très grand, d'ouvrages grecs publiés à Vienne, des traductions, des adaptations du français. Car, s'il y avait dans cette capitale, vivace et nerveuse, de l'Empire autrichien un cercle de Grecs patriotes, révolutionnaires, s'inspirant de Rhigas, le chantre de la Marseillaise hellénique, martyrisé par le Pacha de Belgrade, les marchands qui payaient l'impression de cette bibliothèque philosophique étaient en grande partie des Roumains de Macédoine et le cercle des lecteurs était composé plutôt, — les écoles de Constantinople, de Smyrne, de Cydonie étant à peine organisées, — de boïars roumains.

Venons maintenant à l'influence politique de la

latinité occidentale sur ceux qui par leur race même représentaient en Orient le même fonds de latinité.

La Révolution française inquiéta les princes et la classe dominante sans que des troubles se fussent produits dans le Principautés; des pamphlets grecs circulèrent seulement contre le gouvernement des Phanariotes. Vers 1820 cependant tous les nobles du deuxième et du troisième rang étaient des libéraux en quête de Constitutions. Les boïars en partie, la jeunesse des écoles, les marchands soutinrent un moment Alexandre Ypsilanti, fils d'un prince grec et d'une Vacarescu, Roumaine, lorsque, abandonnant le service du Tzar, il parut sur le Pruth.

Avant qu'il eût échoué, une révolution paysanne se produisit en Valachie sous le commandement de ce Théodore Vladimirescu, *Domnul Tudor*, un prince donc pour les siens, qui fit son entrée de vainqueur à Bucarest, avant d'être pris et assassiné par ordre du chef du mouvement grec. Théodore employait le langage, qu'il avait appris dans la Serbie de Carageorges, des chefs révolutionnaires d'Italie et d'Espagne, parlant d' « Assemblée du peuple », donc de volonté nationale, et de la tyrannie, grecque, mais aussi généralement oligarchique, qu'il fallait détruire. De leur côté, les boïars *carbonari* de Moldavie rédigeaient un projet de Constitution en 1822, que la volonté seule du consul russe empêcha de devenir la loi du pays.

La nouvelle génération donna, en 1848, d'après l'exemple parisien, une révolution à Bucarest, — celle de Jassy ayant échoué — et créa une République devant durer de juin à septembre, jusqu'à ce qu'elle fut étouffée par la double invasion turque et russe, qui

imposa un régime de stricte surveillance dans les deux pays. Les chefs, Jean Bratianu, Rosetti, étaient des étudiants, revenus de Paris, mais la bourgeoisie valaque et toute la jeunesse sympathisaient avec eux. Étant vaincus par l'intervention étrangère, ils passèrent en Occident, à Paris, où la propagande continuelle de ces émigrés, soutenus par ce que la presse française avait de plus illustre et de plus noble, contribua grandement à réaliser une Roumanie libre. La première carte de la Dacie revendiquée par la nation roumaine se trouve dans l'*Histoire politique et sociale des Principautés* par Élias Régnault, et le nom même de « Romanie », contenant la Transylvanie aussi, fut lancé par ce Vaillant, auteur d'une grammaire française en roumain et d'un dictionnaire franco-roumain.

La volonté personnelle, persistante, de Napoléon III, qui lutta même contre sa propre diplomatie, désireuse de ménager l'alliance de l'Angleterre, favorable aux Turcs, — de même que l'était l'Autriche, par crainte de perdre, comme sa diplomatie le prophétisa aussitôt, la Bucovine et la Transylvanie — amena l'union des Principautés, ou au moins ce qui pouvait préparer le « fait accompli » de 1859. Nous ne disons rien de plus sur l'influence toute-puissante de cette France impériale pendant au moins une dizaine d'années, dans un pays qui lui devait tant, influence tout autrement sympathique que celle des Centraux, qui lui succéda, terrorisant pour exploiter.

Ces actes de nouvelle romanisation morale ou plutôt de résurrection latine dans le domaine de l'esprit sont uniques dans ces régions de l'Europe orientale. En effet, la Serbie organisée par Miloch s'inspira longtemps, dans tous les domaines, de l'Autriche voi-

sine, la Bulgarie n'exista qu'après 1878 — et elle reçut l'influence française en grande partie par la Roumanie, qui l'avait devancée de plusieurs siècles; quant à la Grèce, elle n'était pas, avec ses attaches anglaises et russes, avec la continuation des vieilles querelles de partis purement personnels, aussi ouverte aux courants occidentaux venant de France.

***

Venant aux conclusions nécessaires, nous affirmerons que les alliances formées par la guerre doivent rester pour garantir les résultats mêmes de la victoire. Mais elles doivent s'appuyer, dans la démocratie montante, sur l'assentiment même des nations. Et pour avoir cet assentiment on ne fera pas en vain appel aux instincts de races, tout-puissants, quoi qu'on en dise.

Constater que ces instincts ont duré à travers les siècles a été la tâche de l'historien professeur; en tirer les conséquences n'est plus de son droit. Mais une autre qualité lui permet de propager cette idée maîtresse de la politique d'avenir, et toute une jeunesse est là qui partage ces mêmes opinions et soutient ce même programme. Si, du côté de la France, le concours nécessaire continuera, ainsi que nous l'espérons et le désirons vivement, il n'y aura pas seulement la collaboration dans le domaine politique et économique, mais aussi cet unisson des âmes dans l'ordre moral qui est la source éternelle de toutes les fraternisations nationales réelles et durables.

(*Une partie de cette étude a paru dans la* Revue de la Semaine *d'Octobre 1921.*)

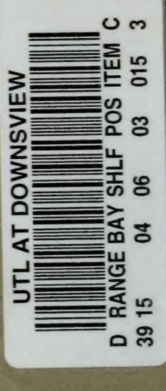
Imp. Dubois et Bauer, 34, rue Laffitte, Paris.

CB
253
I67

Iorga, Nicolae
Les Latins d'Orient

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 04 06 03 015 3